

George W. Bush, un ” conservateur à visage humain ”

Denis Lacorne

► **To cite this version:**

Denis Lacorne. George W. Bush, un ” conservateur à visage humain ”. Critique Internationale, Presses de sciences po, 2000, 6 (6), pp.6-11. hal-01011207

HAL Id: hal-01011207

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-01011207>

Submitted on 23 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Contre-jour

George W. Bush, un « conservateur à visage humain »

par Denis Lacorne

dans sa magistrale analyse des politiques présidentielles, Stephen Skowronek distingue quatre types idéaux de leadership présidentiel : le *novateur*, qui intervient après une période de crise et crée avec succès un nouvel ordre politico-économique ; l'*héritier*, qui continue l'œuvre du novateur et l'adapte à son époque ; le « *préempteur* », qui reprend à son compte les thèmes porteurs de ses adversaires et les présente sous un nouvel habillage idéologique ; le *bricoleur*, qui doit faire face à une crise politico-économique majeure, mais ne dispose pas du temps, ni des moyens ou de l'intelligence nécessaires à la création d'un nouvel ordre politique. Si Franklin D. Roosevelt et Ronald Reagan incarnaient bien le type du novateur, Harry Truman et George Bush celui de l'héritier, et Herbert Hoover celui du bricoleur, Clinton, d'après Skowronek, correspondrait à la perfection au type plus ambigu du préempteur¹. La troisième voie clintonienne (en anglais *third way* ou encore *triangulation*) incarnait cette ambiguïté. Par « triangulation », il faut entendre cet art du politique qui consiste à s'approprier les meilleures idées de ses adversaires, tout en les reformulant pour les rendre compatibles avec l'idéologie du camp politique auquel on appartient². Pour Clinton, la triangulation consistait à trouver un point médian entre deux extrêmes : le libéralisme économique de la majorité républicaine du Congrès et les programmes sociaux traditionnellement défendus par le parti démocrate. En faisant voter l'ALENA grâce au soutien des voix républicaines, en acceptant de remettre en cause certains acquis de l'État-providence en 1996, en prônant la nécessité d'atteindre l'équilibre budgétaire, Clinton mécontentait vivement deux camps adverses : la gauche de son parti et la majorité modérée du parti républicain – les uns, parce qu'ils se sentaient trahis (ils étaient, en effet, protectionnistes), les autres, parce qu'ils s'estimaient injustement dépossédés. En refusant toute cohérence idéologique, en cherchant à tout prix le compromis centriste, Clinton s'attirait les critiques traditionnellement formulées contre les préempteurs : il était un président « sans principes », un caméléon insaisissable, le fondateur d'une dangereuse « ad-hocratie »³... Reagan, parce qu'il s'affirmait l'idéologue d'une « révolution conservatrice », sut toujours éviter les attaques contre sa vie privée (pourtant peu exemplaire). Clinton, à l'inverse,

était la cible facile de tous les amalgames. Son manque de principes en politique ne pouvait refléter, aux yeux de ses adversaires, que des mœurs personnelles dissolues : l'immoralité de sa vie privée était la cause de son immoralité publique⁴.

Peut-on être le successeur d'un préempteur ? La tâche est particulièrement ingrate parce qu'un pur pragmatiste ne lègue pas, par définition, d'héritage. On peut donc prédire, en fonction de ce schéma d'analyse, qu'un candidat comme le vice-président Al Gore aura le plus grand mal à s'imposer. Il n'est en rien un novateur : son programme n'est ni plus ni moins cohérent que celui de Bill Clinton. Al Gore n'a pas de charisme particulier : sa personnalité est banale, même si sa « moralité » paraît irréprochable. Il est l'homme du *statu quo*, le continuateur d'une troisième voie construite à partir d'une cascade d'improvisations tacticiennes. Or de nombreux sondages indiquent que l'électeur américain recherche le changement : le clintonisme a trop duré, même si la gestion clintonienne de l'économie est appréciée de tous. Clinton et son successeur désigné sont donc les victimes d'un « effet ras-le-bol ». C'est bien là que réside la principale chance du parti républicain : apporter le changement (ou l'illusion du changement) à un électorat fatigué des contorsions « triangulaires » de l'ancien gouverneur de l'Arkansas.

George W. Bush sera-t-il à la hauteur de la tâche ? Telle est la question posée par les principaux commentateurs politiques. Ce George Bush est bien « le fils de son père » : il se pose en héritier légitime du reaganisme. Mais un héritier qui moderniserait cet héritage en l'humanisant. D'où l'extrême importance du slogan qu'il a choisi : il est un *compassionate conservative* – un conservateur qui a de la compassion pour les laissés-pour-compte de la prospérité américaine, un conservateur à visage humain.

Un tel slogan, en Europe, ferait sourire : le doux et compatissant gouverneur du Texas est en effet l'un des hommes les plus cruels des États-Unis, puisqu'il a signé plus de quatre-vingt-dix fois (vingt et une fois pour la seule année 1999), sans le moindre état d'âme, l'acte administratif qui autorise l'exécution de la peine de mort dans son État, le plus répressif de la fédération. C'est aussi au Texas, à l'initiative de son gouverneur, qu'une nouvelle loi contre la délinquance juvénile a été votée, permettant à un tribunal de condamner à trente ans de prison ferme une jeune fille de quatorze ans accusée d'avoir provoqué la mort d'un bébé dont elle assurait la garde (elle avait onze ans au moment des faits)⁵. Mais il faut rappeler que le Texas n'est pas l'Amérique profonde. La violence criminelle et celle de la répression y sont banales. Personne, aux États-Unis, ne reproche à Bush sa cruauté : il ne fait, dit-on, que son devoir.

L'idée d'un « conservatisme de compassion » a été empruntée par Bush à l'un de ses conseillers, Marvin Olasky, l'auteur de *The Tragedy of American Compassion*⁶. Olasky est un *moral crusader* dans la meilleure tradition américaine : ancien membre

du Parti communiste converti au presbytérianisme, il est partisan d'une privatisation progressive de l'État-providence, fondée sur le modèle des grandes organisations philanthropiques de la fin du XIX^e siècle. Cette privatisation n'est jamais directement avouée. Il est plutôt question de partenariat entre l'État-providence et le secteur privé, partenariat qui aurait pour but d'« humaniser » l'État en incitant des particuliers et des organisations charitables à intervenir dans des domaines jusque-là réservés au secteur public : la gestion des crèches, la formation à l'emploi des chômeurs de longue durée, la création de centres d'accueil pour indigents, la gestion de centres de lutte contre la toxicomanie... Ces moyens, déjà testés à petite échelle dans l'État du Texas, sont éprouvés. Ils incluent des déductions fiscales pour les « entrepreneurs de *welfare* », des contrats publics pour les fondations religieuses qui s'engagent à former des travailleurs sociaux, ou proposent de créer des structures de substitution aux services publics traditionnels. Olasky comme Bush ont parfaitement conscience qu'une telle réforme, engagée au niveau fédéral, remettrait en cause les vieux principes de séparation de l'Église et de l'État. Face aux critiques des élites laïques, plus nombreuses qu'on ne le croit aux États-Unis, ils répondent que leurs « armées de la compassion » (*sic*) ne seront pas au service d'une religion particulière : « Nous sommes prêts, affirmait récemment Olasky, à donner de l'argent public à toutes les organisations charitables, quelle que soit leur affiliation, athées inclus »⁷.

George W. Bush risque-t-il, comme ses prédécesseurs, de devenir le captif de la droite religieuse et des derniers avatars de la *Christian coalition* ? Il a manifestement conscience du danger et cultive l'image d'un républicain modéré, tout en ne cessant de donner des gages à son électorat chrétien. Sa position est délicate. Les « chrétiens régénérés » (*born-again Christians*) les plus engagés constituent l'essentiel de la clientèle électorale du Parti républicain dans le Sud. Or c'est la conquête des vieux bastions sudistes du Parti démocrate qui avait permis les grandes victoires républicaines aux présidentielles de 1980, 1984, 1988 et aux législatives de 1994... La stratégie sudiste du Parti républicain présupposait un durcissement à droite ; elle annonçait la lente disparition de l'aile progressiste du parti, de ceux qu'on appelle les *liberal republicans*. Mais cette droite, qui se prétendait « moralement majoritaire », atteignait la limite de son influence à la fin des années quatre-vingt-dix. L'échec du procès en destitution du président Clinton a montré l'inanité d'une campagne de dénigrement fondée sur la seule morale chrétienne. Le « puritanisme » réel ou imaginaire des « chrétiens régénérés » du Sud et de l'Ouest n'est pas une idéologie dominante. Bush, s'il ne veut pas répéter l'échec de Dole, devra nécessairement séduire les marges modérées d'un électorat centriste, qu'il faut bien définir comme « post-puritan ». D'où son art de la litote et la multiplication de propos prudhommesques.

Considérons la question de l'avortement, qui obsède la droite du Parti républicain. George W. Bush a systématiquement refusé de prendre une position claire sur ce

sujet. Au lieu de réclamer des lois contre l'interruption volontaire de grossesse, au lieu d'exiger des futurs candidats à la Cour suprême la promesse qu'ils ne défendront pas le droit à l'avortement et qu'ils feront tout pour renverser la jurisprudence *Roe v. Wade*, Bush se contente de tourner le problème en réclamant des mesures de prévention : l'enseignement de l'instruction civique, mettant l'accent sur l'abstinence et le « sens des responsabilités », la mise en place de mesures d'adoption généreuses et des lois requérant l'agrément des parents lorsqu'une adolescente veut avorter. Mais il donne des gages de bonne conduite à la droite chrétienne en admettant, en privé, qu'il est contre l'avortement et en rappelant qu'il est, lui aussi, un « chrétien régénéré », qui, après une jeunesse dissipée, redécouvrit Dieu grâce à l'intercession quasi miraculeuse du grand prédicateur évangélique Billy Graham.

En fait, George W. Bush a parfaitement compris qu'une victoire des républicains en novembre 2000 présuppose la reconquête d'un électorat modéré situé au centre de l'échiquier politique et composé de déçus du Parti républicain, de démocrates conservateurs et d'électeurs se déclarant « indépendants ». Il fait donc tout pour apparaître comme un centriste. Et il le fait de façon habile, en se dissociant ouvertement de la droite de son parti. « Trop souvent, déclarait-il récemment, mon parti, en abordant les questions sociales, a projeté une image de l'Amérique en marche vers Gomorrhe »⁸. Cette image est grotesque et ne peut que nuire à la cause d'un parti moderne. C'est pourquoi Bush n'a pas hésité à s'en prendre au manque de compassion de ses collègues de la Chambre des représentants en les accusant, lors du vote du projet de loi budgétaire, de vouloir « équilibrer le budget sur le dos des pauvres », ajoutant que « la prospérité, seule, ça n'est que du matérialisme »⁹. Bush s'engage donc à donner une âme à cette prospérité, en se souciant de justice sociale, et en proposant de remédier aux « problèmes humains » qui persistent en période de croissance. Ses propositions restent vagues, sauf en matière d'éducation, le seul sujet sur lequel il a annoncé des intentions concrètes, satisfaisant ainsi les demandes de ses conseillers en communication. Ces derniers ont fait deux constatations, fondées sur l'interprétation d'une série de sondages. Premièrement, la majorité des Américains a une image particulièrement négative du travail législatif des élus républicains ; deuxièmement la majorité des personnes interrogées estime que seul le Parti démocrate est capable de résoudre la crise de l'enseignement public¹⁰. La conclusion s'impose : tout bon *preemptive leadership* passe par la critique des élus républicains et par des propositions fortes et novatrices en matière de réforme des politiques d'enseignement primaire et secondaire. La stratégie choisie par Bush et ses conseillers est bien celle du « préempteur ».

Les obstacles auxquels Bush doit faire face sont nombreux, mais ils ne sont pas insurmontables. Il a certes un adversaire sérieux en la personne du sénateur John

McCain ; il est probable qu'il perdra des voix sur sa droite si Pat Buchanan est nommé à la tête du *Reform Party* ; il aura, en outre, plus de mal à vaincre Bill Bradley si celui-ci l'emporte sur Al Gore à la Convention du Parti démocrate... Mais le régime des primaires institué pour l'an 2000 lui est favorable. La campagne des primaires, en effet, ne va plus s'étaler, comme à l'accoutumée, sur une période de six mois, de février à juillet. Tout sera décidé dès le mois de mars, date à laquelle deux grands États, l'État de New York et la Californie, ont choisi de tenir leur primaire. Ces deux consultations sont les plus coûteuses à gérer et les plus importantes pour leurs retombées électorales (plus de soixante-dix grands électeurs). Dans ce contexte, un candidat moins connu et moins bien financé que Bush aura les plus grandes difficultés à faire passer son message. Il ne bénéficiera plus de la cascade d'effets d'annonce des petites primaires du Sud, de l'Est et du Midwest.

Le principal adversaire de George W. Bush est peut-être lui-même. Son refus de prendre des positions tranchées, son dégoût des idéologies ultra-conservatrices, ses appels répétés au « sens des responsabilités » et à la modération d'un insaisissable électorat centriste rappellent trop les triangulations clintoniennes. Bush ne serait-il qu'un Clinton républicain, l'héritier d'un type de leadership présidentiel qui n'est pas censé produire d'héritier ? Le fait est que, Reagan mis à part, les candidats républicains le plus facilement élus étaient ceux qui savaient s'emparer, pour se les réapproprier, des thèmes porteurs du parti adverse. N'oublions jamais que Eisenhower sut toujours prendre ses distances vis-à-vis de la « frange réactionnaire pure laine » (*dyled-in-the-wool reactionary fringe*) de son parti, que Nixon n'hésita pas à défendre des positions réputées démocrates en matière de protection de l'environnement, de programmes de discrimination positive, et de défense des acquis de l'État-providence. Sa diplomatie chinoise défiait tous les principes défendus par la droite républicaine...

On a dit George W. Bush incompetent en matière de politique étrangère. Interrogé par une chaîne de télévision de Boston sur les noms des leaders de Taiwan, de l'Inde, du Pakistan et de Tchétchénie, Bush ne put donner qu'une seule bonne réponse : « Lee » [Teng Hui], le président taiwanais. Mais il ne faut pas s'y tromper : cette méconnaissance est pour lui un atout, le meilleur moyen de se faire élire. Elle démontre, en effet, qu'il n'appartient pas à l'*establishment* washingtonien et que sa priorité est bien la politique intérieure, le seul sujet qui intéresse vraiment l'électorat. Pour sa défense, il fait preuve d'un populisme irréprochable : « Ça ne me gêne pas qu'on pinaille sur mes connaissances. Je n'ai jamais prétendu être un grand génie, mais je ne suis pas idiot. J'ai du bon sens et du flair, et c'est bien ce que le peuple attend d'un leader »¹¹.

1. Stephen Skowronek, *The Politics Presidents Make. Leadership from John Adams to Bill Clinton*, Harvard University Press, 2^e éd., 1997.
 2. Voir « Bill Clinton est-il réformiste ? », entretien avec Denis Lacorne, *Esprit*, mars-avril 1999, pp. 78-84, Richard L. Berke, « Triangulation : Politics' new geometry is old math », *New York Times*, 17 octobre 1999 et Andrew Sullivan, « Clinton : The best leader the right never had », *Sunday Times*, 12 septembre 1999. Le concept de triangulation a été forgé en 1995 par l'un des conseillers de Clinton, Dick Morris.
 3. Sur ce type de style présidentiel (*preemptive leadership*), voir Skowronek, *op. cit.*, pp. 447-464. John Tyler, Andrew Johnson, Grover Cleveland, Woodrow Wilson, Richard Nixon, selon cet auteur, étaient tous experts en matière de « triangulation » et subirent le même type d'accusation *ad hominem* que Bill Clinton. Wilson était ainsi dénoncé par ses adversaires comme un être « immoral », un « lépreux de la morale », une « âme pourrie », une « anguille » furtive et « sinistre », un « être dénué de conviction », un « rusé sans scrupule [...] incapable d'exprimer virilement [les] droits [des Américains] » (p. 459).
 4. Et cela bien avant l'affaire Lewinsky. Voir Denis Lacorne, « La politique du soupçon d'immoralité : comparaisons franco-américaines », *Pouvoirs*, n° 65, 1993, pp. 89-98 ; et Éric Dezeuze et Denis Lacorne, « Monica et Marianne », *Le Monde*, 5 février 1998.
 5. Condamnée à trente ans de prison ferme en 1996, Laciresha Murray est la plus célèbre des « enfants meurtriers » du Texas. Sa condamnation, cependant, vient d'être annulée par une Cour d'appel. Un nouveau procès doit régler son sort en 2000. Voir Paul Duggan, « In Bush's Texas, delinquents find justice "ain't no joke" », *International Herald Tribune* (dorénavant *IHT*), 10 novembre 1999. Quatre mille mineurs sont incarcérés dans le seul État du Texas (vingt millions d'habitants).
 6. Marvin Olasky, *The Tragedy of American Compassion*, Regnery Publishing Inc., 1995. Voir aussi, plus récemment, *The American Leadership Tradition. Moral Vision from Washington to Clinton*, New York, Free Press, 1999.
 7. Marvin Olasky, cité par Matthew Campbell, « Messiah of mercy gives Bush poll edge », *Sunday Times*, 19 septembre 1999. Voir aussi Ralph Reed, « Mr. Right », *National Review*, 12 juillet 1999, pp. 38-40, Joe Loconte, « Leap of faith. How W. injected religion into public life », *ibid.*, pp. 40-41, et Dana Milbank, « What "W" stands for », *New Republic*, 26 avril 1999, pp. 66-73.
 8. Cité dans R. Berke, art. cité. Bush faisait ici allusion à l'ouvrage ultra-conservateur de Robert Borke, ancien juge fédéral et candidat malheureux à la Cour suprême : *Slouching towards Gomorrah. Modern Liberalism and American Decline*, New York, Regan Books, 1997.
 9. Bush, cité par Frank Bruni, « Bush takes another swipe at fellow republicans on social issues », *IHT*, 7 octobre 1999.
 10. Ainsi, selon un sondage Gallup, 53 % des Américains seraient en désaccord avec le travail législatif des élus républicains du Congrès (38 % l'approuvent). Par ailleurs, 49 % des personnes ayant répondu estiment que les démocrates sont capables d'améliorer le fonctionnement du système scolaire américain (33 % seulement pensent que les républicains pourraient l'améliorer). Voir Adam Clymer et Janet Elder, « Poll gives democrats edge in House races », *IHT*, 11 novembre 1999.
 11. Entretien dans *Time Magazine*, cité dans *IHT*, 8 novembre 1999, ma traduction. Bush a la fâcheuse habitude de parler des Kosovars comme de *Kosovarians*, et des Grecs (*Greeks*) comme de « Gréciens » (*Grecians*), mais l'erreur est moins grave que celle d'un Dan Quayle qui, en visite officielle au Brésil sous la présidence de Bush père, s'excusa de ne pouvoir s'exprimer dans la langue de ses hôtes, le « latin » ! N'oublions pas non plus que Ronald Reagan avait affirmé, en pleine campagne présidentielle, que les arbres étaient la principale cause de pollution de la région de Los Angeles.
- Cela dit, George W. Bush a passé avec succès son « test de politique étrangère » dans une émission populaire de NBC, *Meet the press*, du 21 novembre 1999. Bien préparé par ses conseillers, il s'en est tenu à des généralités tout en affirmant sa différence : une position moins accommodante à l'égard de la Chine et de la Russie, dans un contexte d'« internationalisme authentiquement américain ».